



Abdou Achouba

Un Italieno Vero

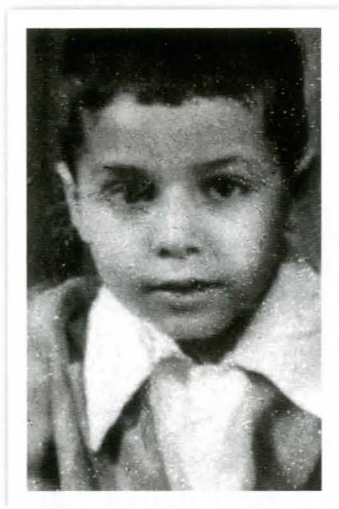
WELLES, FELLINI, SCOLA, ROSSELINI, OLMI, TONY ET RIDLEY SCOTT... UN SEUL PRODUCTEUR MAROCAIN AURA CONNU OU TRAVAILLÉ AVEC LES PLUS GRANDS CINÉASTES DE L'HISTOIRE, ABDOU ACHOUBA. CE GENTLEMAN À LA CLASSE ITALIENNE ET À LA DISCRÉTION COURTOISE REVIENT SUR SON PARCOURS. ET À TRAVERS LUI, C'EST TOUT UN PAN DE L'HISTOIRE DU 7^E ART MONDIAL DE CES CINQUANTE DERNIÈRES ANNÉES QUI SE RÉVÈLE À NOUS. **► PAR OMAR MRANI**

Nous remercions Hassan Belkadi, propriétaire des salles de cinéma ABC, Rif et Ritz qui nous a fourni le décor de la séance photos.

« La chance, c'est quand la préparation rencontre l'opportunité. »

Dans son autobiographie, *The Kids stay in the picture*, le légendaire producteur de Hollywood Robert Evans, à qui l'on doit entre autres *Le Parrain*, *Rosemary's baby* et *Chinatown*, livre sa définition de la chance, lui attribuant le succès de sa carrière. Cette combinaison gagnante de préparation et d'opportunités saisies est celle qu'Abdou Achouba a jouée toute sa vie, lui qui dès son plus jeune âge, fasciné par le cinéma, passait le plus clair de son temps à l'Alhambra, la salle de quartier de Monsieur Glorio, un juif marocain qui l'avait donnée en gérance à son oncle à Al Akkari, Rabat. A 6, 7 ans déjà, Abdou connaissait par cœur, parfois sans les comprendre, les dialogues d'*A l'est d'Eden* et de *Psychose* ou les chorégraphies de *West Side Story*. Avec les copains, qu'il invitait nombreux, il imitait les danses des Jets et des Sharks pour épater les filles.

Un demi-siècle plus tard, après avoir été tour à tour réalisateur, enseignant en cinéma, critique et producteur international, Abdou revient au Maroc, qu'il n'a jamais vraiment quitté, sur les lieux de ses premiers amours. Son *Cinéma Paradiso* à lui, c'est l'Alhambra. Pourtant, issu d'une famille de nationalistes itstiqlaliens, il avait été très tôt mis en garde par son père qui ne voulait pas entendre parler de cinéma, souhaitant plutôt pour lui une carrière dans la diplomatie. Mais rien à faire, l'effet phi, ce principe sur lequel repose le cinéma et qui consiste en une succession d'images donnant la sensation visuelle du mouvement, avait conquis la tête et le cœur de l'aspirant cinéaste. « Je devais faire du cinéma c'était fatal », indique Abdou, ajoutant qu'il n'est pas dit que, pour autant, il n'ait pas fait aussi de la diplomatie. A sa manière.



Abdou Achouba enfant en costume Prince de Galles.

SIGNÉ ABDOU

A 17 ans, en classe de première au lycée Moulay-Youssef, le jeune R'bati est fortement influencé par son professeur de philosophie, le premier Marocain à occuper une telle fonction dans l'enseignement public jusque-là réservé aux cadres français, Nouredine Saïl. Ce dernier, qui deviendra par la suite l'autorité suprême en matière de cinéma au Maroc, outre prodiguer la raison, le sens critique et l'empirisme des Lumières à ses élèves, les invite aux séances de projection de films d'auteurs qu'il organise au ciné-club le Royal. Là, Abdou découvre l'effervescence intellectuelle et les débats passionnés qui animent l'intelligentsia post-indépendance naissante. Il goûte aux joutes verbales à coups d'idées et de pavés idéologiques auxquelles se livrent Saïl et Hassan Benaddi, tous deux chantres du radicalisme de gauche comme le veut l'époque, et contributeurs à la revue politique *Souffles*. Au Royal, tous les soirs c'est le grand soir. On refait le monde après *A bout de souffle* ou *Le Cuirassé Potemkine*, un avant-goût de ce qui attend Abdou durant ses années d'études en France.

En parallèle, il décroche une pige au journal *L'Opinion* où chaque semaine il couvre l'actualité culturelle de la capitale. Là, il fait la connaissance des ténors de la presse marocaine que sont Kamal Lahlou, Khalid Jamaï, Najib Salmi et consorts. Ses articles, couvrant telle exposition de Kacimi ou de Miloud Labied, sont signés « Abdou ». Des articles qui, à la grande surprise de leur auteur, font l'objet d'une lecture à chaque début de cours par son professeur de français qui les fait commenter ensuite par la classe. Renouant avec les années Alhambra où, enfant, il pouvait voir tous les films à satiété, Abdou, grâce à sa carte de presse, a libre accès et carte blanche pour assouvir sa passion du 7e art. Naturellement, sa chronique dans *L'Opinion* s'oriente vers le cinéma. Un jour, il est contacté par le rédacteur en chef du journal, Monsieur

Bennis : « Passe prendre le Nagra et rejoins-moi pour une interview ». Sans poser de questions, Abdou s'exécute et retrouve son rédacteur à l'adresse indiquée. Il n'a aucune idée de l'identité de la personnalité interviewée. Quelle n'est pas sa surprise en découvrant qu'il s'agit de la figure la plus emblématique du nationalisme marocain : Allal el Fassi. « Si Allal répond à nos questions dans un français purement fassi, une merveille impérissable ! Je n'ai jamais compris pourquoi le rédacteur en chef a sollicité mes services à moi, le petit étudiant stagiaire, pour une telle interview ! », confie Abdou.

LES ANNÉES CAHIERS DU CINÉMA

Bac en poche, Abdou trouve un compromis entre la volonté de son père de suivre une filière dans la diplomatie et sa passion pour le cinéma. Il fera les deux ! S'inscrivant à Science-Po Paris, il dépose aussi sa candidature à l'IDHEC, l'Institut des Hautes Études du Cinéma. Accepté aux deux prestigieuses écoles, Abdou, pour ne pas perdre les avantages que lui confère sa carte de presse, devient aussi correspondant pour *L'Opinion* dans la capitale française.

Partageant ses journées entre un cours de Maurice Duverger, l'auteur de la constitution marocaine de 1962 à la Sorbonne Nouvelle et un autre du grand Serge Daney, critique et théoricien du cinéma, à l'IDHEC, Abdou a fort à faire. Il a la révélation en découvrant *Les Cahiers du Cinéma*. La mythique revue, dont l'histoire est intimement liée à celle du cinéma français, a vu plusieurs générations de critiques et de cinéastes passer par ses colonnes dont la plupart des réalisateurs de la Nouvelle Vague : Jean-Luc Godard, François Truffaut, Éric Rohmer, Jacques Rivette, Claude Chabrol... Ces « jeunes Turcs » qui, à la fin des années 60, ont fait un putsch contre l'establishment du cinéma français et imposé leur « politique des auteurs ». Avec *Les Cahiers du Cinéma*, Abdou s'ouvre

aux courants théoriques qui bouleversent la vie intellectuelle de l'époque : structuralisme, psychanalyse, marxisme et sémiologie. Il lit Jacques Lacan, Michel Foucault et Roland Barthes. Il fait ses humanités. Il est aussi de toutes les premières et de toutes les festivités. Les femmes, contre lesquelles son père l'avait mis en garde avant son départ, constituent, avec le cinéma, sa principale source d'intérêt. « Les rousses surtout », avoue-t-il, sourire espiègle au coin des lèvres, ajoutant qu'il est depuis longtemps rangé des voitures de ce côté-là. Une en particulier, Evane Hanska, comptera parmi ses conquêtes. Jeune auteur remarquée, occasionnellement actrice, Evane est l'ex-femme

Evane Hanska



J'arrête pas de t'aimer

Le livre écrit par Evane Hanska au sujet de sa relation avec Abdou.

romanBalland

de Jean Eustache, réalisateur et membre de la bande *des Cahiers* et auteur de *La Maman et la putain*. Dans l'exaltation des sens post-soixante huitarde, Abdou a une cote d'enfer, beau ténébreux aux parfums d'Orient. Evane lui consacrera un roman, *J'arrête pas de t'aimer*, contant ses amours avec son « Valentino », son « Sidi Ben Raoul », son « Prince du désert », comme elle l'écrit dans une prose pleine de verve. Blessée par sa relation avec Eustache qu'elle renomme pour les besoins du roman « Charlie », tout comme elle renomme son Abdou « Mehdi », Evane écrit à la page 22 : « Charlie rôde dans my broken heart. Amour malade. Amour blessé à mort... Eh le Marocain !



Tu viens me la chanter la litanie du sexe ». Elle présente Abdou à son entourage, ce qui participe à en faire la coqueluche du tout Saint-Germain-des-Prés. Un jour qu'il est au restaurant L'Attrape-cœur en compagnie de Jean Rouch, le père-fondateur du cinéma direct et du documentaire ethnographique, il est présenté à Aragon. Abdou, d'admiration, n'ose évoquer *Majnoun Leila* à l'auteur du *Fou d'Elsa*. Ce jour-là, une poignée de mains avec le poète suffira à faire le bonheur du jeune étudiant.

Un matin de novembre 1973, son professeur à l'IDHEC, Serge Daney, lui demande d'aller interviewer dans la cabine d'un train reliant Paris à Orléans un cinéaste israélien de la gauche anti-sioniste. La guerre du Kippour vient d'avoir lieu, et voilà Abdou qui, pour sa première interview pour *Les Cahiers du cinéma*, rencontre un intellectuel israélien favorable à une solution pacifique au conflit du Moyen-Orient ! Son article aura un écho jusqu'en Égypte où Abdou, à l'occasion d'un de ses séjours au Caire, se lie d'amitié avec un des maîtres du cinéma arabe, Chadi Abd al-Salam, l'auteur du mythique *La Momie*. Celui-ci, qui vient de réaliser un documentaire émouvant sur les soldats égyptiens qui ont traversé le Nil et combattu l'ennemi, en remet à Abdou une copie 35 mm que ce dernier ramène dans ses bagages à Paris. Jean Louis Bory, le directeur du festival d'Hyères et journaliste au *Nouvel Observateur*, est aux anges et le film est présenté par un Abdou tremblant de trac devant un parterre d'intellectuels, de cinéastes et de journalistes fans de la première heure d'Abd al-Salam. Plus tard, le réalisateur égyptien remettra également une copie 35 mm de son chef d'œuvre, *La Momie*, à Abdou. En souvenir des séances du Royal qui l'avaient éveillé au cinéma d'auteur, celui-ci l'offrira à son tour à Nouredine Saïl pour que les nouvelles générations de cinéastes et d'amateurs de cinéma marocains en profitent.

PREMIERS SUCCÈS

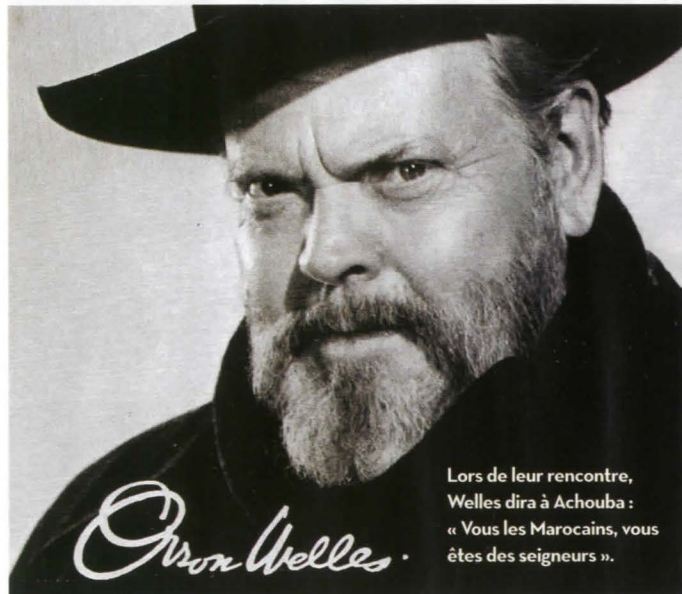
En 1979, pour son film de fin d'études, Abdou adapte à l'écran un scénario d'Evane Hanska, *Flip Paradise*, sur les pérégrinations de comédiens débutants à Cannes. Le film obtient un prix et permet au jeune diplômé d'entamer une carrière de réalisateur, tout en faisant un premier stage dans la société de production de Marin Karmitz, actuelle MK2. Imprégné de l'école du documentaire ethnographique de Jean Rouch et renouant avec les contes du patrimoine et du folklore marocains, Abdou réalise en 35 mm *Tarounja*, l'histoire d'une errance désespérée à travers un Maroc mystique d'un musicien qui cherche à s'imprégner du patrimoine culturel de son pays. Dans les rôles principaux de cette ode au jazal et aux qassidas d'Abderrahman el Majdoub, Larbi Batma et Omar Sayed, deux des membres de Nass el Ghiwane qui composeront également la bande originale du film. Batma et Abdou se lient d'une forte amitié et écrivent à deux un scénario qu'ils n'auront pas le temps d'adapter à l'écran, la grande faucheuse ayant emporté le leader charismatique des Ghiwane. *Tarounja* obtient un prix à la Mostra de Venise et au festival de Carthage, ainsi qu'un grand succès d'estime auprès des intellectuels et artistes français. Mais le public politisé des étudiants de la Maison du Maroc de Paris lui fait un accueil réservé, lui reprochant de ne pas être assez critique à l'égard du régime. Noureddine Saïl, l'ancien professeur de philosophie d'Abdou, à qui l'on ne peut pas reprocher d'être prolix côté compliments, dira dans son émission aujourd'hui culte, *Écran noir*, « On peut aimer ou ne pas aimer *Tarounja*, il faut lui reconnaître que le film comprend certains plans qui sont de l'ordre de l'œuvre d'art ». En parallèle au lancement de la première revue de cinéma arabe à Paris et à ses articles dans *Le Monde* et *Les Cahiers du cinéma*, Abdou pousse plus loin son exploration de la mystique traditionnelle marocaine et du

documentaire épuré en réalisant en 1982 *Confession des possédés* (*Sadati Aissaoua*). Une plongée poétique dans l'univers de la transe chamanique de la confrérie des Ahmadsha et des Aissawas. C'est la première fois qu'un documentaire est réalisé sur le sujet. Le film obtient le grand prix au Festival du Film du réel de Paris. Abdou voyage. Dans la Turquie du début des années 80 encore sous la chape d'une junte militaire, il part, en compagnie du critique de cinéma du *Monde*, Louis Marc Aurèle à la rencontre de la société intellectuelle turque. Fasciné par l'œuvre du réalisateur d'origine

il interviewe et sympathise avec les plus grands maîtres du septième art de l'époque : Roberto Rossellini, Theo Angelopoulos, Andreï Tarkovsky pour n'en citer que quelques-uns.

RENCONTRE AVEC WELLES

Mais la véritable rencontre, celle qui marquera à vie Abdou Achouba et influera sur sa carrière par la suite, est celle avec celui que l'on considère comme le Shakespeare du 7e art, Orson Welles. En effet, de passage à Hollywood pour les besoins de son travail, Abdou est introduit lors



Lors de leur rencontre, Welles dira à Achouba : « Vous les Marocains, vous êtes des seigneurs ».

kurde Yilmaz Güney qui, de sa prison, a réalisé par l'entremise de son assistant le chef-d'œuvre *La Route*, Palme d'Or à Cannes en 1982, Abdou sympathise avec la femme de ce dernier. Grâce à elle, il parvient à obtenir une interview écrite du prisonnier d'opinion. A son départ, l'épouse de Güney, qui l'a introduit dans le cercle des intellectuels et artistes turques, lui offre une bobine en 35 mm d'un des films du réalisateur, *La Vache*. Abdou le remettra également à la cinémathèque Le Royal de Rabat. Épris de diversité culturelle, il se lie d'amitié avec Glauber Rocha, le chef de fil du cinéma Novo, la nouvelle vague brésilienne et auteur du très acclamé *Le Dieu noir* et *Le Diable blond*. A Cannes,

d'une soirée par une connaissance commune, Jean Yanne, à l'auteur d'un des plus importants films du XXe siècle, *Citizen Kane*. Apprenant l'origine marocaine de ce jeune cinéaste, Welles le fait asseoir à ces côtés pour parler de son pays. C'est que Welles a une histoire particulière avec le Maroc du temps où celui-ci était encore sous protectorat français. De 1948 à 1951, il y a tourné à Mogador son *Othello*, film qui obtiendra la Palme d'Or de Cannes en 1952 sous bannière... marocaine, sur requête personnelle de Welles ! Ce qui en fait le seul film de l'histoire du Maroc à avoir obtenu une Palme d'Or à Cannes. Welles voulait ainsi remercier la population juive et musulmane d'Essaouira qui,

deux ans durant, avait accueilli et hébergé son équipe de tournage. Et ce, malgré les aléas financiers d'une production qui ne parvenait à tourner que par à-coups lorsque le maître, courant le cachet de par le monde en tant qu'acteur, réapparaissait à Mogador avec une rallonge budgétaire providentielle. En transe, Abdou boit les paroles du maître qui veut savoir si le passage de ces « sauvages » de hippies durant les années 1970 n'a pas altéré la ville et ne tarit pas d'éloges sur les gens de son pays, lui déclarant : « Vous les Marocains, vous êtes des seigneurs ». Ému, Abdou écrit un article pour *L'Opinion* dans lequel il conclut que le passage de Welles dans la ville des alizés mériterait que l'on renomme une place à son nom ou que l'on lui érige une statue. Il se souviendra de sa rencontre avec Orson et, des années plus tard, il lui rendra le plus beau des hommages que l'on puisse rendre à un artiste. Mais les voyages et les rencontres, aussi passionnants qu'ils puissent être, ne font pas perdre de vue ses objectifs au cinéaste. Et si l'amour pour son métier l'a parfois amené à accepter de ne pas être rémunéré pour ses services, voire à être payé en... boîtes de caviar, comme l'a fait un cinéaste iranien fauché, il y a un temps où la bohème n'est plus vraiment un air que l'on peut fredonner le cœur léger. Heureusement que son poste d'enseignant en cinéma à Paris I-Sorbonne Nouvelle et ses articles dans la presse lui permettent de voir venir. Mais déjà, son regard se tourne vers ailleurs. Vers l'Italie, ce pays qui a « la culture pour pétrole ». Aussi, la perte de son père alors qu'il se trouve en Tunisie pour recevoir un prix pour sa *Confession des possédés* l'ébranle profondément. « Quelque chose s'est brisé en moi », confie-t-il. Il ressent le besoin de partir loin de Paris et de la France pour pouvoir faire son deuil dans un endroit calme et isolé. Ce sera à Venise, où une amie lui prête une maison. Venise, une ville réputée pour ses hivers brumeux hors du temps et hors du monde. Tout à fait ce que recherche Abdou.



Les années Cahiers du cinéma : Abdou en compagnie notamment de Jean Eustache, Evane Hanska, Serge Daney et Nouredine Saïl.



Abdou en compagnie, notamment, de Serge Daney et de Serge Toubiana, le directeur de la Cinémathèque française.



En compagnie du réalisateur brésilien Glauber Rocha.



Abdou en compagnie de Yasser Arafat à Ramallah.



Avec son épouse et ses deux enfants.



Avec Glenn Ford, l'inoubliable partenaire à l'écran de Rita Hayworth dans *Gilda*, lors d'un tournage à Casablanca.



Abdou et son amie Monica Bellucci à Cannes.

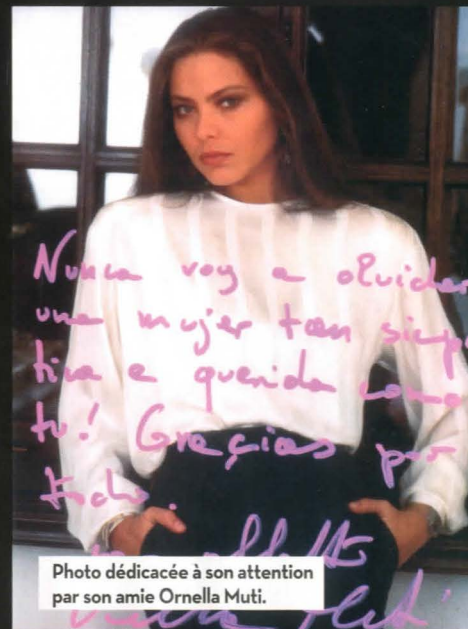
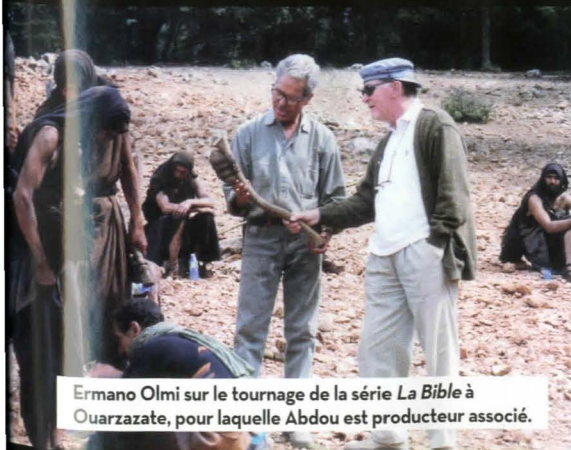


Photo dédiée à son attention par son amie Ornella Muti.



Ermanno Olmi sur le tournage de la série *La Bible* à Ouarzazate, pour laquelle Abdou est producteur associé.



Avec Tina Turner.



Poignée de main avec Shimon Peres.

SON ATOUT EST DE DISPOSER D'UN CARNET D'ADRESSES ÉTOFFÉ EN FRANCE. OR, AUCUN FILM ITALIEN ET CELA EST ENCORE VRAI AUJOURD'HUI, NE PEUT SE FAIRE SANS L'APPORT FINANCIER DE LA FRANCE. AINSI, EN FAISANT JOUER SES RELATIONS FRANÇAISES, ABDOU DEVIENT UN PARTENAIRE INCONTOURNABLE POUR QUI VEUT PRODUIRE UN FILM EN ITALIE.

VENI, VIDI, VICI

Durant son séjour à Venise, la « Sérénissime », la voix de la providence décide de son sort. Une proposition lui est faite que lui, le cinéaste marocain, ne peut pas refuser : co-produire le film *Casablanca*, un remake du légendaire film éponyme. Une version qui, contrairement à celle de Bogart et Bergman, sera tournée au Maroc et non dans les studios de la Warner, à Hollywood. « Ce film a marqué un tournant dans ma vie tant professionnelle que personnelle », estime Achouba. En effet, en acceptant l'offre, Abdou investit un autre créneau de l'industrie du rêve, celui de la production. Et puis, elle signifie pour lui s'installer en Italie, un pays qui le fascine et avec lequel il se trouve tant d'affinités. A ce propos, Abdou qui est aussi épris d'archéologie au point d'avoir édité chez Rizzoli, avec des professeurs émérites d'archéologie italiens, l'unique monographie sur les traces archéologiques et l'histoire de la présence romaine sous nos cieux, rappelle que le Maroc a donné un grand Roi, cousin des empereurs romains, en la personne de Ptolémée 1er, fils de Juba et petit-fils de Cléopâtre et de Marc Antoine. C'est dire si les liens entre les deux pays remontent à des millénaires. Sur le plan personnel, durant le tournage du film, Abdou rencontre l'actrice principale, Giuliana de Sio. Une histoire d'amour incandescente naît entre le producteur et la comédienne. Et une fois de plus, comme dans la version originale de *Casablanca*, Bogart n'aura que Paris pour lui. Giuliana repartira avec Abdou, le couple convolant en justes noces peu après la fin du tournage. « Cela a été l'une des plus belles histoires d'amour de ma vie », confie Abdou Achouba. Outre lui redonner goût à la vie, Giuliana l'introduit dans la société italienne. Pour les besoins du film, le producteur trouve, abandonné dans un hangar de l'aéroport d'Anfa, un vieil avion à hélices de type Caravelle ressemblant fort à celui utilisé dans la fameuse

scène finale de *Casablanca*. Renseignement pris, il se trouve que cet avion est celui qui ramena le Sultan Mohammed V d'exil en 1955. Abdou fait remonter l'information à qui de droit et sensibilise le directeur de la RAM sur la valeur historique de cet avion pour le Maroc. C'est ainsi que l'appareil sera acheminé pour restauration et conservation à l'endroit où sa place devait être, un musée.

De retour en Italie, pour filmer les scènes en intérieur du film, l'équipe tourne dans les mythiques studios de Cinecittà. L'un des acteurs, Daniel Olbrychski, d'origine polonaise, est souvent en retard le matin alors que ses séances de maquillage doivent débiter à 5 heures pour être prêt à tourner à 7 heures. Abdou s'agace de ces retards qui coûtent cher à la production. Au bout de quelques jours, il s'enquiert auprès d'Olbrychski de la raison de ses absences répétées. Ce dernier, embarrassé, répond que bien que se levant aux aurores, il ne peut pas être à l'heure pour les séances de maquillage car il doit se rendre chaque matin au Vatican et attendre la fin des prières des Matines pour répéter les actes d'une pièce de théâtre en compagnie d'un passionné d'art dramatique, le Pape Jean-Paul II ! Interloqué, Abdou presse Olbrychski de lui dire la vérité. Celui-ci lui jure ses grands dieux que le fait qu'il partage la même nationalité que le Pape a incité ce dernier à assouvir la grande passion de sa vie en lui demandant de l'assister dans l'apprentissage de pièces de théâtre afin de pouvoir déclamer des vers, à défaut de pouvoir embrasser une carrière d'acteur, son rêve le plus cher. Vingt ans après cette anecdote vécue, Abdou Achouba découvre que le réalisateur Nanni Moretti, ayant eu vent de cette histoire, l'a adaptée dans un film, *Habemus papam*.

FELLINI ROMA

A Rome, Abdou s'installe avec Giuliana sur la magnifique Piazza d'Espagne et produit un nouveau

film dans lequel elle joue le rôle titre, réalisé par Mario Monicelli. Le bureau de sa société de production se trouve à Piazza del Popolo. Un ami l'informe que s'y trouve aussi un fameux café, Rosati, où le maestro en personne à ses habitudes, Federico Fellini. Un lieu où le maître donne ses rendez-vous et à partir duquel il s'inspire des passants pour créer les personnages qui peuplent des chefs-d'œuvre tels que *la Dolce Vita* ou *8 et demi*. Abdou veut en avoir le cœur net. Tous les matins, il s'installe à la terrasse du Rosati dans l'espoir d'apercevoir le chapeau et l'écharpe rouge, signes distinctifs du plus grand réalisateur italien. Et un beau matin, il aperçoit Fellini qui vient s'attabler non loin de lui. Son vœu est exaucé. Le producteur ne veut pas importuner le Maestro. Il laisse à la chance le soin de, peut-être, faire sa connaissance et, pourquoi pas, produire un de ses films. L'avenir lui donnera raison puisque, des années plus tard, Abdou présentera à Fellini le producteur français André Djaoui et les deux hommes réaliseront plusieurs films. Djaoui coproduira notamment *Intervista* avec Ibrahim Moussa, mari de Nastassja Kinski. Les projets s'enchaînent et rapidement, Abdou devient un producteur estimé. Son atout est de disposer d'un carnet d'adresses étoffé en France. Or, aucun film italien, et cela est encore vrai aujourd'hui, ne peut se faire sans l'apport financier de la France. Ainsi, en faisant jouer ses relations françaises, Abdou devient un partenaire incontournable pour qui veut produire un film en Italie. Il ne se contente plus d'être uniquement producteur exécutif, s'occupant d'exécuter le tournage de scènes dans des décors extérieurs marocains. Il a maintenant le titre de producteur associé, apportant des espèces sonnantes et trébuchantes aux projets de films au budget incomplet. C'est ainsi qu'en 1986, il est approché par Ettore Scola, l'auteur de l'inoubliable *Nous nous sommes tant aimés*.

Scola a un projet de film mais veut changer de producteur et c'est à lui qu'il a pensé. Abdou n'en revient pas de cette opportunité. Après avoir lu le script de *La Famiglia*, titre du film, et pris connaissance du casting comprenant les acteurs Philippe Noiret, Vittorio Gassman et Fanny Ardant, Abdou prend le premier vol pour Paris et fait la tournée des chaînes de télévision, des distributeurs et des sociétés de production pour monter un tour de table autour du projet. Le tournage débute, il sera entièrement réalisé dans les studios de Cinecittà.

A sa sortie, en 1987, *La Famiglia* est un énorme succès en Italie, raflant cinq David di Donatello et six Nastro d'Argento. Il est aussi nommé aux Oscars américains dans la catégorie Meilleur film étranger. D'un projet à l'autre, Abdou signe, toujours avec Djaoui, pour la co-production d'un film de Mario Monicelli, le pape de la comédie italienne. Dans les rôles titres de ce film intitulé *Pourvu que ce soit une fille*, Liv Ullman, l'égérie de Bergman, Catherine Deneuve, Philippe Noiret, Bernard Blier et... Giuliana de Sio, l'épouse d'Abdou. A sa sortie, le film est plébiscité en Italie, ravissant douze équivalents des Césars italiens, dont ceux de Meilleur film de l'année, Meilleur réalisateur, Meilleur scénario, Meilleur montage, Meilleur acteur et Meilleur actrice dans un second rôle, ainsi que Meilleur producteur. Mais bien que le film soit un succès commercial phénoménal en Italie, il ne restera que deux semaines à l'affiche en France.

LA DOLCE VITA

A son bureau de la Piazza Del Popolo, Abdou reçoit un coup de fil. A l'autre bout de la ligne, Marco Ferreri, l'auteur du film culte *La Grande bouffe*. Ne se départissant pas de l'humour noir qui a fait sa notoriété, Ferreri a pour projet un film sur la duplicité des organisations humanitaires qui, prétextant venir en aide au pays d'Afrique noire, leur envoient de la nourriture avariée. Au casting de ce projet au titre évocateur, *Y'a bon les blancs*, Michel Piccoli et Maruschka Detmers dans le rôle

d'humanitaires qui, percés à jour par la tribu africaine qu'ils sont censés aider, finiront dans la grande marmite du village. Pendant le tournage dans un oasis situé entre Dakhla et Laayoune, redécoré pour les besoins du film en jungle africaine hostile, Ferreri renvoie le producteur associé espagnol et demande à Abdou de devenir producteur-associé du film, le producteur français étant Jérôme Seydoux. Celui-ci accepte. Ravi du résultat, Marco Ferreri demande à son nouvel associé de présenter le film lors de l'avant-première à Rome, en compagnie de son épouse, Jacqueline Ferreri. Une

par des monstres sacrés tels que Vittorio Gassman. Celui-ci, fasciné par le roman de Tahar Benjelloun, *La Nuit sacrée*, qui vient de paraître, propose à Abdou de jouer gratuitement s'il arrive à monter l'adaptation cinématographique du roman. Mais Benjelloun a déjà vendu les droits à une société de production française qui en bâclera l'adaptation.

Entre crises d'angoisse et narcissisme, le quotidien d'une actrice rend difficile des relations de couple stables et harmonieuses. Abdou et Giuliana ne parviennent pas à protéger leur relation de ces vicissitudes et décident

desdits films. « Imaginez *Casablanca* colorié ! », s'insurge Achouba scandalisé que l'on puisse gâcher pour les générations à venir pareil chef-d'œuvre. Heureusement, Ted Turner, le propriétaire de CNN, conscient d'un tel péril, a commencé à acheter à tour de bras les droits des films les plus emblématiques du XXe siècle, dont *Casablanca*, *Citizen Kane*, *Morocco* et... l'*Othello* d'Orson Welles. Ce même film que Welles avait évoqué avec Abdou lors de leur rencontre. Dans la foulée, Abdou apprend que le Festival de Cannes compte rendre hommage à cette œuvre qu'il a primée en 1952.



S.A.R. le Prince Héritier Sidi Mohammed lors de l'inauguration de la cérémonie d'hommage à Orson Welles, en compagnie d'Abdou Achouba, de Béatrice Welles et de Suzanne Cloutier.

amitié durable liera désormais les deux hommes, Ferreri devenant en quelque sorte un des protecteurs d'Abdou Achouba.

A Rome, Abdou et Giuliana mènent la dolce vita. Leur couple s'affiche sur les pages people des magazines lors des premières et des réceptions. Les cartons d'invitation pleuvent et ils sont de toutes les réceptions et des dîners entre amis. Car en Italie, les stars ne vont pas aux restaurants pour s'afficher. On s'invite plutôt les uns chez les autres pour déguster la véritable gastronomie italienne qui ne se conçoit que faite maison. Après dîner, il est d'usage d'organiser des parties de jeux de société enjouées. Celles auxquelles participent Abdou sont animées

d'un commun accord et en bons termes de se séparer. Une rupture consécutive à la fausse couche de Giuliana, en plein tournage, à Naples.

WELLES À N'EN PLUS FINIR

Bien qu'installé en Italie, Abdou Achouba reste étroitement lié à son pays et se tient au courant de tout ce qui s'y rapporte. Il n'a pas non plus oublié l'échange court mais intense qu'il a eu avec Orson Welles à Los Angeles. Il apprend dans la presse spécialisée qu'aux États-Unis, certaines sociétés de production se sont lancées dans la restauration de grands classiques. Mais qu'en guise de restauration, ils procèdent en fait au coloriage

Une idée commence à faire son chemin dans la tête du producteur marocain. Ami de longue date de Fouad Filali, dont la mère fait partie de la noblesse italienne, Achouba est présenté aux débuts des années 1990 par ce dernier à André Azoulay, le tout récemment nommé Conseiller économique de Sa Majesté en ces termes : « De tous les Marocains que tu vas rencontrer et avec qui tu vas travailler, Abdou sera celui qui fera le plus long chemin avec toi et qui te sera le plus loyal ». Abdou connaissant le grand intérêt d'Azoulay pour tout ce qui touche à sa ville natale, Essaouira, lui propose alors une idée qui semble folle sur le papier mais représente une excellente opportunité pour la cité des alizés.

L'organisation d'un événement inédit et sans précédent : la célébration à Essaouira des cinquante ans de la sortie d'*Othello* avec, à la clé, l'inauguration officielle d'une place Orson Welles. En effet, quel endroit est plus légitime qu'Essaouira pour rendre hommage à un film qui a pour héros un Maure et qui a été tourné en ses murs, sur ses remparts et avec l'aide et le soutien de ses habitants. Azoulay, qui sait reconnaître une bonne idée, donne le feu vert au producteur. Il obtient également l'inscription de l'événement sous le Haut Patronage de Son Altesse Royal le Prince héritier Sidi Mohammed. Débute alors l'une des plus gigantesques opérations de communication jamais organisées jusqu'à au Maroc et dont les répercussions à l'international équivaudront à des dizaines de campagnes médiatiques. Concevant cet événement comme une production de film, Abdou travaille en amont avec son équipe, dirigée par l'excellent Thami Hejjaj, à mettre en place son casting et, en aval, à communiquer sur l'événement en invitant tout le gotha médiatique européen et américain. Il obtient la confirmation de la présence de l'héritière d'Orson Welles, Béatrice Welles. Il prend attache avec Suzanne Cloutier, la comédienne canadienne ayant interprété le rôle principal de Desdémone dans *Othello* et amie proche de l'artiste. Cette dernière est ravie de cet hommage et, avec elle, Abdou réalisera par la suite un documentaire très émouvant sur le Welles qu'elle a connu. Parmi les nombreuses personnalités artistiques et culturelles ayant accepté l'invitation d'Abdou à venir à Essaouira célébrer l'esprit de Welles, Ruth Warrick, l'interprète de la femme de Charles Foster dans *Citizen Kane* ; Alexandre Trauner, le chef décorateur d'*Othello* ; Dennis Hopper ; Gina Lollobrigida, ainsi qu'une pléiade d'experts, d'auteurs de monographies sur l'œuvre de Welles et de spécialistes en cinéma. Côté musique, Abdou à un seul nom en tête, Richard

Horowitz, auteur de la bande originale d'*Un thé au Sahara* pour lequel il a assisté son ami Bernardo Bertolucci durant la phase de pré-production. Seul Horowitz est capable d'offrir un opéra mariant sonorités occidentales et orientales. En aval, Abdou conscient que « sans la presse mondiale on n'a rien », invite toutes ses connaissances parisiennes des principaux organes de presse tels *Le Monde*, *Libération*, *Première*, *Les Cahiers du Cinéma*, *Positif*... Il se rend aux États-Unis et missionne la plus importante agence de relations publiques. C'est ainsi que les principaux organes de presse américains dépêchent leurs plus belles plumes pour couvrir l'événement dont celles du *Times*, de *Variety Magazine*, du *New York Times* et du *Herald Tribune*. Tout est en place pour que le

rédateur en chef de la rubrique culture de Libération, écrira : « L'inauguration d'une place Orson Welles par le jeune prince héritier Sidi Mohammed furieusement shakespearien dans sa beauté fragile si contradictoire avec sa puissance à venir ». L'après-midi, une table ronde autour de l'œuvre de Welles a lieu. Le soir, après le dîner et la projection en plein air de la version restaurée d'*Othello*, les participants sont conviés à un magnifique spectacle son et lumière orchestré par Horowitz avec, dans le rôle du baryton, Abderrahim Souiri. Enchantés et ravis, les invités repartiront d'Essaouira la tête pleine de moments inoubliables. La presse internationale se fera l'écho de l'événement des mois durant. Quelque 600 articles et autres

En effet, de 1992 à 2002, Abdou installe à Ouarzazate des studios en face de la Casbah de Taourirt (celle que l'on voit sur les billets de cinquante dirhams), dans un vieux hangar appartenant à l'Office de l'artisanat qu'il réaménage de fond en comble. Il supervise une machine logistique extrêmement sophistiquée et quasi militaire comprenant la présence, par roulement aéroporté, de centaines de techniciens italiens, la gestion de milliers de figurants, le tournage pour la première fois de scènes en intérieur à Ouarzazate, la confection de milliers de costumes, la maintenance des matériels cinématographiques, la prise en charge et l'hébergement de centaines d'acteurs, dont Ben Kingsley, Monica Bellucci, Elisabeth Hurley et Dennis Hopper, le catering... Avec Achouba,

La presse internationale se fera l'écho de l'événement des mois durant. Quelque 600 articles et autres brèves feront la une des journaux du monde entier, jusqu'au Times de Hong Kong ou encore le Sydney Morning australien.

spectacle commence. Et quel spectacle ! Jamais, de mémoire de Souiri, on n'avait vu autant de prestigieuses personnalités internationales déambuler dans les rues de la « bien dessinée », danser le soir sous les remparts de la Médina au son des bendirs, s'attabler aux cafés de la place de France ou profiter des vagues de l'océan. Bien plus de monde a répondu à l'invitation que prévu. Faut de place où les loger décemment, Abdou est obligé d'envoyer en catastrophe des télex à Kirk Douglas ou à Joan Fontaine pour leur demander de ne pas faire le déplacement. Il les prie juste de manifester leur soutien à l'hommage par courrier. Le jour de l'inauguration, le Prince héritier honore les convives de sa présence. La place Orson Welles, avec en son centre le buste du monstre sacré sculpté par un artiste des Beaux-arts de Tétouan, est inaugurée en grande pompe. Gérard Lefort,

brèves feront la une des journaux du monde entier, jusqu'au Times de Hong Kong, ou encore le Sydney Morning australien ! « Six mois après, on avait encore des papiers qui paraissaient à propos de l'événement », se souvient Abdou, encore ébahi d'un tel impact médiatique.

OUARZAZATE, NAISSANCE D'UN HOLLYWOOD MAROCAIN

De retour en Italie, le producteur apprend qu'un projet dont il suivait depuis un moment les négociations est arrivé à maturité. Il s'agit d'une série historique sur la Bible, coproduite par la Rai, la chaîne de télévision italienne proche du parti démocrate chrétien et du Vatican, et Ted Turner de CNN. Abdou décroche le titre de producteur associé pour la série. Commence pour lui une nouvelle aventure exaltante qui durera... dix ans !

Ouarzazate passe de simple lieu de tournage exotique, offrant une belle lumière pour le tournage de scènes en extérieur, à un site disposant des capacités de produire de la pellicule à échelle industrielle. Il est loin le temps où Pasolini, venu y tourner *Medea* avec Maria Callas dans les années 60, dormait chez l'habitant ! « Pour cette série qui a duré dix ans, nous sommes arrivés à un niveau d'organisation tel que les techniciens n'avaient quasiment plus besoin d'apporter avec eux que leur brosse à dents. Le reste on s'en chargeait ! », se remémore en riant Abdou, ajoutant que des dizaines de techniciens marocains, assistants sur les tournages, furent également formés durant cette décennie. *Abraham*, *Jacob*, *Joseph*, *Samson* et *Dalida*, *l'enfant de Bethléem*, *l'Envoyé*... les épisodes adaptés de la Bible et tournés à Ouarzazate se suivent, chacun réalisé par un metteur en scène différent.

« Pour cette série qui a duré dix ans, nous sommes arrivés à un niveau d'organisation tel que les techniciens n'avaient quasiment plus besoin d'apporter avec eux que leur brosse à dents. Le reste on s'en chargeait ! »

Pour l'épisode relatif à la Genèse, c'est le grand réalisateur Ermanno Olmi, Palme d'or à Cannes en 1979 pour son chef-d'œuvre, *L'Arbre aux sabots*, qui est choisi. Durant le tournage, un point d'achoppement survient entre celui-ci et les évêques dépêchés par le Vatican pour veiller à ce que l'adaptation cinématographique soit strictement conforme à la Bible. La controverse tourne autour des conditions dans lesquelles Abel est tué par Caïn. Une dissension qui menace le tournage. C'est alors qu'Abdou, diplomate dans l'âme, parvient à réconcilier les deux parties en leur proposant la version de l'assassinat telle que rapportée par... le Coran ! Olmi, fasciné, décide que c'est l'imagerie du texte sacré musulman qui sera retenue comme modèle pour les scènes du premier meurtre de l'histoire de l'humanité. Le tournage de la Genèse créera également un précédent du fait que ce sera la première fois qu'une production étrangère tourne intégralement au Maroc les scènes d'intérieur, normalement effectuées dans le pays d'origine. Et pour les besoins de ces scènes, Abdou parvient même à faire tourner en bonus des scènes nécessitant des effets spéciaux sophistiqués, tels que le bateau de Noé pris dans le déluge. A sa diffusion, la série est un succès international. Elle est présentée à Venise en hors-compétition et longuement applaudie par l'assistance. Producteur exécutif sur le tournage de l'épisode relatif au prophète Joseph, Abdou se lie d'une forte amitié avec Monica Bellucci, interprète du rôle de la femme du Pharaon aux côtés de Ben Kingsley. *Joseph* gagne plusieurs Awards dans les catégories de Meilleur réalisateur, Meilleure actrice, Meilleur décor et Meilleurs costumes. Achouba est invité à la Maison Blanche pour une présentation privée devant Bill et Hillary Clinton. En l'honneur du Maroc, Hillary et sa fille,

Chelsea, portent un caftan durant la représentation.

IL FAUT SAUVER LE SOLDAT SCOTT

En 2000, Abdou est à Casablanca et s'apprête à rejoindre sa belle épouse maroco-canadienne sur le point d'accoucher de leur troisième fille dans une clinique de Montréal. Il reçoit un appel d'une importante personnalité marocaine. Un réalisateur américain aux abois demande l'aide du Maroc. La production de son film, en court de tournage à Tel Aviv et à Haïfa, a été interrompue par le déclenchement de la deuxième Intifada. Les assureurs refusent de couvrir les risques que peuvent encourir les deux têtes d'affiche du film, Brad Pitt et Robert Redford. Le réalisateur en question, c'est Tony Scott, et le film, *Spy Games*. La personnalité marocaine, faisant confiance à l'expertise d'Achouba, lui demande son avis. Abdou connaît le travail du réalisateur américain mais, par manque d'informations, réserve sa réponse. Dans la nuit, il rencontre dans une chambre du Royal Mansour un Tony Scott stressé et désespéré, accompagné de son producteur. Le réalisateur promet que, s'il peut faire son film au Maroc, il fera en sorte que son frère, Ridley Scott, l'auteur de *Blade Runner*, *Alien* et *Thelma et Louise*, tourne son prochain film ici. Abdou n'apprécie pas trop cette tentative de « marchandage » maladroite, mais est conscient que c'est le désarroi qui anime les propos du défunt réalisateur. Un exemplaire du script lui est remis. Abdou se retire dans sa chambre et étudie le document méticuleusement. A trois heures du matin, il appelle la personnalité mandataire pour l'informer que la délocalisation du tournage de *Spy Games* au Maroc ne comporte aucun risque pour les autorités et qu'elle constitue une bonne opportunité pour le pays. A 9 heures du matin le lendemain, la production américaine reçoit un appel du Général

Hosni Benslimane l'informant officiellement que *Spy Games* a le feu vert pour être tourné dans les rues de Casablanca et ce, dans les plus brefs délais. Aussi, toute l'assistance et la logistique requises seront mises à la disposition des équipes de tournage durant leur séjour au Maroc. En un temps record, la production est relocalisée sur Casablanca. Le tournage se passe dans des conditions parfaites, grâce à la totale mobilisation de l'armée marocaine. Ainsi, Robert Redford, qui refuse de passer ses nuits à Casablanca à cause de la pollution, est hébergé sur Marrakech et acheminé chaque matin par avion pour les séances de tournage. Tony Scott est aux anges. Comment peut-il remercier assez la personnalité qui lui a permis de sauver son film ? Abdou lui répond que le plus beau présent qu'un homme puisse faire à une femme, c'est de lui offrir des fleurs. Scott fait donc livrer plusieurs camions des plus belles fleurs qui existent sur le marché. Il adresse également un courrier de remerciement à Sa Majesté le Roi. De retour aux États-Unis, le réalisateur de *Top Gun* et de *True Romance* recommande vivement le Maroc à Ridley, son frère, alors que ce dernier est en phase de repérage pour le tournage de son prochain film sur le lynchage de soldats américains à Mogadiscio, en 1993. Ridley Scott, convaincu, tournera *La Chute du Faucon Noir* au Maroc et renouvellera l'expérience avec *Kingdom of Heaven* en 2005. De retour à Rome, Abdou se rend compte que sa vie durant, il n'a cessé, tout en assouvissant les rêves de l'enfant ébloui par les images qui défilaient sur l'écran de l'Alhambra, de combler le vœu de son père qui le voulait diplomate au service de son pays. **A sa manière, et sans jamais demander quoi que ce soit en échange, il a tenté, à chaque fois que l'occasion se présentait, de servir son pays du mieux qu'il pouvait.**